



QUE L'ENVOL SOIT !

PRÉFACE

Écrire, c'est tenir debout, même couché. C'est rêver les yeux grands ouverts. Œuvrer encore, tout en étant au fond de son lit.

C'est rejoindre la grande famille des paradoxes. Ni bien ni mal. Ni vivant ni mort. Ni homme ni femme. Ni humain ni animal. Mais se tenir au milieu, dans le trait d'union, dans le déséquilibre de la marche, quand un pied est à terre & l'autre suspendu, dans le vide...

C'est une main qui trace quand l'autre, immobile...

C'est soudain de tous nos sens, rentrer dans le mot Ubiquité. C'est devenir et encore devenir, en perpétuel advenir, pour s'éclaircir dans la lumière de l'encre. C'est être ici & ailleurs. C'est être l'auteur mais aussi tel personnage, telle situation, tel rêve...

La Maison Populaire n'est pas une université, je n'enseigne pas l'écriture, je la transmets. Personne ne m'a appris à écrire sauf la vie. Enseigner, vient du latin vulgaire *insignare*, du latin *insignire*, dérivé de *signum* : « signe » d'où mettre une marque, signaler une chose.

Je ne signale pas l'écriture.

Transmettre, vient du latin «trans» & «mittere» qui signifie envoyer au delà.

J'envoie au-delà, oui, au chœur de la vie, via l'écriture ; j'essaie.

Telle est mon eSpérience...

Revenir à l'étymologie, c'est faire rentrer le mot dans sa terre, c'est sentir une terre sous sa langue ; tant de mots sont condamnés à l'exil.

J'essaie de transmettre mon amour des mots...

Ma méfiance aussi.

Les mots si invisibles soient-ils, nous définissent. Ils savent de nous plein de choses.

Il faut savoir les écouter, parfois, s'en cacher.

Ils sont le ton d'une époque. Que dire du viral « Voilà » qui est une grammaticalisation, de l'impératif « Vois-là », en 1538...

Qu'est ce que notre 21ème siècle ne veut pas voir ?!

Écrire, c'est voir, même ce qu'on ne veut pas voir. Noir sur blanc.

Mes ateliers d'écriture corporelle voient loin, avec le corps en proue. Un corps hybride entre soi & le corps du texte.

« En fait, je pense parfois que seule l'autobiographie relève de la littérature ; les romans sont les pelures que nous ôtons pour arriver enfin au cœur, qui est vous ou moi, rien d'autre. »

valérY meYnadier

Histoire de train

« Mesdames et Messieurs, le train est immobilisé en pleine voie pour quelques minutes. Merci de ne pas chercher à ouvrir les portes. Nous repartirons dès que possible »

Il faut agir vite, prendre une décision sans semer la panique, ne pas perdre son sang-froid, ne pas hurler.

Les passagers ont un soupir d'exaspération et regardent leur montre

10 mn plus tard

« Mesdames, Messieurs, nous avons un petit souci technique et nous mettons tout en œuvre pour que le train reparte le plus vite possible. Merci de regagner votre place »

Le train est maintenant arrêté depuis plus de $\frac{3}{4}$ d'heure et les passagers deviennent de plus en plus nerveux et agressifs. Les contrôleurs font tout ce qu'ils peuvent pour calmer les tensions.

« Mesdames et Messieurs, les mauvaises conditions atmosphériques, font que nous ne pouvons plus avancer. Il y a plus d'un mètre de neige sur les voies. Le train est en arrêt pour une durée indéterminée. Nous allons devoir éteindre la lumière, seules les veilleuses du train resteront allumées afin d'économiser les batteries. Le chauffage également doit être coupé. Nous vous remercions pour votre compréhension »

Un peu plus tard le train est plongé dans le noir total, chacun essaye d'éclairer comme il peut : lumières des téléphones ou lueurs de briquet (en dépit des règles de sécurité) car il n'y a rien de plus angoissant que ce que l'on ne voit pas.

Le réseau maintenant ne fonctionne plus pour les portables.

Les visages sont défigurés par la colère, la rage, la haine. Les battements de cœur s'accroissent, des sueurs froides coulent le long des dos et puis... Dans un rire tonitruant Paul un enfant habituellement très gentils, très intelligent, très calme fait tomber le train du pont sur lequel il est arrêté. Le train se brise, des figurines sont mutilés. Il déverse du mercurochrome sur la scène de la catastrophe. L'hémoglobine se répand sur tous les corps.

Paul a de très bonnes notes à l'école, il est sage, il mange bien il est couché à 20 heures précises. Il a une baby-sitter 24h sur 24 parce que sa tante l'aime bien et veut que l'on s'occupe bien de lui.

Elise sa baby-sitter en l'observant jouer avec son train a ressenti dès le début quelque chose de trouble, puis de gênant. Elle n'a tout d'abord pas voulu y attacher de l'importance, mais tout au long du jeu ce malaise est revenu avec beaucoup d'insistance. Quelque chose, tapie, silencieux grondait tel un secret qui voulait être découvert. Elle est très impressionnée et inquiète par ce déferlement de brutalité chez son petit ange blond.

Il est près de 20 heures. Paul dans son petit lit écoute l'histoire du soir d'Elise et il reçoit le dernier baiser de la nuit.

Des images assaillent la jeune fille. Cherchant à s'en défaire, elle décide de regarder les informations. Epouvantée elle regarde les détails de l'accident ferroviaire. Le train, le pont sont les même que ceux du jeu de l'enfant. Un rescapé est interviewé. C'est la réplique exacte d'une des figurines de Paul. Elle n'ose y croire.

En fouillant dans la chambre de l'enfant, elle découvre un autre train, tout démantibulé et un article de journal concernant une autre catastrophe ferroviaire. Les débris de TVG qu'elle tient en mains sont la réplique du train du journal. Ce train, dans lequel, il y a deux ans les parents de Paul ont trouvé la mort.

Julianna

Le goûteur de poison

On me croit simple. Mais ce n'est pas vrai. Le Maître le sait. Je suis lent, je mets beaucoup de temps à répondre, si bien que les autres se lassent d'attendre. Mais je regarde les gens, et je vois ce qu'ils sont, si eux ne me voient pas. Luigi non plus ne parle pas, ou quand il essaye, il s'énerve, ses yeux roulent, il bave. Il a une tête aussi grosse qu'un potiron. Moi, je suis le plus intelligent. Le Maître l'a dit.

On est cinq Goûteurs. Toujours cinq. Quand le plus grand est appelé par le comte Scalferi, on amène un petit pour le remplacer. Au début, il a très peur : il pleure tout le temps. Pourtant, on vit bien ici, dans le palais du comte. On nous apporte à manger. C'est bon. Le Maître est toujours avec nous. Il veille sur nous.

Tous les jours, on sort dans le jardin. On joue. On peut grimper dans l'arbre. Mais pas sur les murs. Luigi, ça le prend de temps à autre. Alors le Maître le fouette, si fort que Luigi gémit toute la nuit après, et on a du mal à dormir.

Il y a longtemps, j'ai demandé au Maître en quoi nous servions le comte. Il m'a dit qu'on était les Goûteurs de poison. Une fois par an, il appelle le plus grand d'entre nous pour l'assister. C'est notre Mission. J'ai demandé ce que c'était, le poison. Il m'a répondu que c'était une boisson que le comte fabrique. Puis il n'a plus rien voulu me dire, sinon que c'était un grand honneur, oui, un grand honneur.

D'habitude, les gens, quand on les croise dans les couloirs, ils s'arrêtent de parler, ou alors ils chuchotent. Jamais ils ne s'adressent à nous. Un jour, une petite fille s'est mise à crier en nous montrant du doigt : «Les Poisons ! les Poisons !» J'ai lu dans son visage qu'elle avait peur de nous. Je ne sais pas pourquoi.

Au printemps dernier, ça a été au tour de Pietro. C'était le plus grand. Je ne l'aimais pas : il avait un bras tout ratatiné, avec une main comme une pomme de pin, mais rose et toute molle, qu'il nous passait sur la figure quand il voulait nous embêter. A la fin, il avait changé. Il marmonnait dans son coin ou il criait après tout le monde. Quand le Maître lui a dit que c'était le jour de la Mission, il s'est mis à hurler et à se débattre, et le Maître a dû appeler un garde pour l'emmener. Après que la porte a claqué, on l'a entendu qui criait encore, puis plus rien.

Le printemps est revenu. J'ai sept ans, et je suis le plus grand. Ça va être mon tour. Je me demande ce que le comte fera de moi après la Mission. J'espère qu'il va me marier avec une fille de la campagne. Comme ça, je pourrai voir les oiseaux et courir après eux, jusqu'au pays des oiseaux.

C'est le grand jour. Le Maître m'emmène dans des couloirs que je ne connais pas. Je vais voir le comte. Mon coeur bat très fort. Nous montons des escaliers, encore des escaliers. Nous voilà devant une porte. Le Maître frappe.

Le comte Scalferi est assis à une table, de profil. Le Maître me pousse dans le dos. Sur la table, je vois un verre, à demi rempli d'une eau rouge. Je regarde le visage du comte, qui se tourne vers moi. Je tremble si fort que j'ai peur de laisser tomber le verre, tout à l'heure. Puis je vois vraiment le visage du comte. Il est très vieux. Il cligne des yeux, puis il me sourit. Le comte a l'air si bon !

Soudain, je n'ai plus peur. Que j'étais ingrat de douter de lui ! Je vais accomplir ma Mission. Je vais boire le verre, puis il me dira : C'est bien. Je pense aux oiseaux. Après, je courrai dans la campagne en suivant leur vol, en coupant par les champs, en traversant la forêt que je n'ai jamais vue. Il n'y aura plus de murs pour m'empêcher de les suivre.

Dans le pays des Abruzzes, mais aussi en Campanie et en Calabre, il se raconte que si l'on regarde bien les ombres rapides des oiseaux migrateurs, en automne, on peut y apercevoir la silhouette des enfants qui ont un jour rêvé de les suivre au-delà des mers, jusqu'aux terres chaudes de l'Afrique.

Le Sphynx

– Mais que va-t-on faire des Palestiniens de Gaza ? (susurre le Sphynx).

Le maréchal Al-Sissi s'est assis au pied du colosse, ses conseillers et gardes du corps se sont éloignés à sa demande. Il fait nuit. Il imagine le ciel de Gaza zébré par l'éclair blanc des missiles du Hamas, la ville illuminée par les bombes israéliennes.

Il lève sa main droite et la laisse retomber sur le sol sableux. Au bout d'un moment, il ramasse un peu de sable dans sa paume, referme ses doigts en un poing et regarde un mince filet de sable s'en échapper.

Il contemple la silhouette monstrueuse au nez sectionné et secoue longuement la tête.

Puis il s'avance sous la clarté des étoiles et déclame :

Ô Sphynx valeureux
né des sables et en train d'y retourner
tu me la bailles bonne

avec ta question

J'avais hammam et me voilà
ensablé dans tes débris
comme une autruche ou un boa
avalant sa queue

Oedipe c'était marrant
comme les questions d'après Rôleuse
Batman ou Jolimec
là c'est comme du foie de veau

C'est mou, c'est veule
ô Sphinx malheureux
ça colle aux mains et ça pue
douceusement

Je me vois bien appeler
Netanyahou Biden
Abbas Hamas
et les turbans de Téhéran

Je leur dirai : c'est le Sphinx
c'est pas moi pauvre Sissi
qui vous la pose
c'est ce grand tas de calcaire

Qui s'effrite depuis des millénaires
décati ahuri sans pitié
qui fait sauter mon coeur
et grincer les os des militaires

Le maréchal Al-Sissi s'interrompt, tombe à genoux et murmure
(mais assez fort tout de même pour que nous puissions l'entendre) :

Mais si nous ne répondons pas
un jour de caribou et de prières
un jour de flammes et de cimetières
nous serons dévorés (comme il se doit)

Michel Combe

L' allumette

Avec son livre sur les genoux, allongée dans les draps, Martha semble doucement s'assoupir. Ce soir là, dans son lit d'hiver, elle observe de loin la pleine lune qui transparait par sa fenêtre.

Martha sans s'en apercevoir, a prit l'habitude de lire quelques pages puis à s'arrêter net, sur un mot ou sur un passage. Elle reste alors là, comme éprise par ses divagations. Comme si ses lectures l'amenaient toujours vers cet ailleurs.

Cette nuit là, il fait particulièrement froid. Martha hésite à aller mettre une dernière buche dans la cheminée. Elle adore tellement les essences aux bois d'orme. Elle enfile ses grosses chaussettes en alpaga et se lève jusqu'à la porte de sa chambre. Elle pose sa main sur la poignée de la porte pour rejoindre le couloir, quand soudain l'ampoule de sa lampe de chevet grésille, clignote... C'est le noir complet. Brusquement. Martha reste quelques secondes dans le noir avant de rejoindre l'interrupteur du couloir.

CLAC

Il ne fonctionne pas. Plus de lumière.

Martha est immergée dans le noir total. Elle n'aime pas ça.

Léger flippe.

Elle se tient alors quelques instants le dos plaqué contre le mur en gardant les yeux grands ouverts, écarquillés à souhait.

Martha est seule ce soir là, son conjoint John est en vol pour Barcelone, il ne rentre que dans trois jours.

« Ne pas paniquer » se dit-elle. Au fond d'elle, elle sait très bien qu'elle angoisse.

Martha prend une grande inspiration, expire tout en longeant le long couloir pas à pas. Elle se fit au contact de ses doigts sur le mur et à ses pieds bien ancrés sur le parquet. Encore quelques mètres et elle ne sera plus très loin du salon et du meuble contenant bougies et allumettes. Elle avance ses pieds sur le sol, le froid de la nuit commence à l'affaiblir. Elle s'arrête, puis se fige en un instant comme saisie subitement par quelque chose.

Quelque chose d'inhabituel, d'impalpable...

Son cou... Une sensation étrange dans son cou. Comme un souffle froid qui pénètre dans sa chair. Martha ferme les yeux, comme s'il fallait qu'elle en soit sûre.

Un léger souffle englobe le lobe de son oreille, atteint sa tempe puis vient se loger en haut de son front. Je n'ai jamais sentie ça se dit t'elle. Mais elle sent, elle sent quelque chose. Sauf qu'elle ne sait rien de ce qui est en train de se passer.

Son coeur s'accélère, Martha ne peut et ne veut croire. Elle pose sa main sur son coeur. Ce n'est rien. Il n'y a rien. Mais le coeur de Martha s'emballe et il commence à résonner dans le long couloir, interminable, un couloir sans couleurs, juste une nuit toujours aussi pleine.

Il lui faut rejoindre au plus vite le salon. Surgissement. Elle s'empresse et se rue dans l'obscurité, il faut qu'elle échappe à cette sensation.

Elle est au bout du couloir. Ça y est. C'est son tapis péruvien maintenant sous ses pieds qui lui indique. Martha voit au loin les nombres de l'horloge qui luisent de rouge écarlate ; il est 01h01.

La montée d'angoisse s'amplifie, elle n'a jamais aimé les heures miroirs ! Que se passe t'il ?

Martha n'est plus qu'à quelques pas du meuble. Celui qui lui permettra de clore l'obscurité et enfin sortir de cette peur qui l'afflige.

D'un coup d'un seul, Martha est propulsée au sol et tombe littéralement de tout son poids. Elle n'arrive pas à se relever et se met à se faire glisser sur le parquet comme elle le peut.

Que se passe t'il ? Elle rampe sur le sol sans savoir ce qu'il peut bien y avoir autour d'elle. Est-elle tombée d'elle même ? L'a t'on poussé ? A t'elle heurté quelque chose ?

Puis un souffle glacial la saisit à nouveau, il parcourt son dos, le long de sa colonne vertébrale puis sa nuque.. Une sensation qui devient maintenant sans mot. Elle rampe de plus belle et ondule son corps de gauche à droite pour s'extraire de son mieux.

Martha plonge sa main dans l'obscurité et touche enfin le meuble en bois. Sa respiration devient de plus en plus haletante et vient saccader le moindre de ses mouvements ; tirer sur la poignée - entrouvrir la porte - sortir la boîte en fer... PAF ! Le couvercle tombe sur le parquet, elle sent désormais la texture de la boîte d'allumettes. Martha s'exécute et fait crisser l'allumette sur la partie abrasive. Ça ne marche pas ! Ses doigts

sont moites, elle tremble et son agitation intérieure la ralentie. Elle prend une nouvelle allumette. La flamme retentit et vient dessiner dans le noir une lueur parsemée d'or et de rouge.

Elle tente de se relever et de regarder ce qui se dessine dans la pénombre. Martha a réussi à s'asseoir sur ses pieds, puis tourne la tête de part et d'autre, à l'affût du moindre bruit, du moindre souffle. Quand soudain, une ombre sur le mur blanc surgit... Ses yeux s'écarquillent, Martha se met à hurler puis s'arrête, elle voudrait disparaître. Elle ne semble plus là tant la peur vient l'habiter. L'ombre revient, l'ombre se rapproche, et devient de plus en plus grande... Martha décide alors de fermer les yeux; comme si elle ne pouvait plus rien faire, se sentant bien trop ensevelie par cet effroi grandissant.

Une porte claque, si fort que Martha se met à sursauter en poussant un cri. Si longuement qu'elle ouvra les yeux instantanément, et vit devant elle son livre, grand ouvert, posé délicatement sur ses cuisses. Martha tremblante et la peau ruisselante de sueur, suffoqua de joie, une joie quelque peu rempli d'angoisse. Une joie qu'elle imagine comme la fin d'un tunnel bien sombre et sibérien. Elle avait reçue une visite nocturne, d'une présence inconnue, qu'elle allait désormais quitter en allant doucement se réchauffer au coin du feu.

12

Circonflexe

Roulement du stylo entre les doigts
A quelques centimètres de la page
Réchauffement de l'encre entre mes phalanges agitées
La pointe se rapproche
Premier trait noir sur le papier
Contraste noir sur blanc
D'une silhouette dans un vide sidéral
D'un élan qui vient déloger l'absence
Majuscule, laquelle ?
Qu'importe

Ne point songer aux ratures
Ne vouloir se fier qu'aux murmures Quand tel ou tel mot est déposé, su-
surré Quand il file à l'horizontale
Qui parle ?
Qui s'engage ?
Le mot trouve une place
Elargit l'espace
Champs qui s'agrandit
Il s'ouvre

Champ-libre
Espace à la ligne
Rondeur des lettres
Chorégraphie de l'être
Souffle de mots en cascade
J'arpente l'écriture nomade
Dénuée de sens
Point de direction
Juste une sensation à suivre
A poursuivre
Poursuivre les mots
Comme l'on pense chasser l'ennemi
Point de suspension
Comme l'on peut suspendre son jugement
Interligne d'1,5
Typologie « Courrier new »
Qu'importe

Vouloir lire entre les espaces
Gratter sur le papier
Couche après couche
Couche de mots
Mots à mots
Dans les interludes, déposer soudain la plume
Regarder le paysage qui se dessine
Paysage lyrique, satirique sur champ mélancolique ?
S'interroger, s'exclamer parfois sur fond de paupières lourdes Justesse
d'un stylo qui se confesse
Entre le pouce et l'index
En tête à tête, arborer quelques accents circonflexes
Avant de reprendre de l'espace
Il passe d'un mot à l'autre
Et surgit en jet d'encre
D'un empressement qui s'obstine
Finissant d'un point à la ligne.

Lignées en sens cachés Débusquer le mot qui s'invite En alinéa, il se désaligne
Forme
Pas de copie conforme
Juste une forme qui se dessine Une silhouette d'apostrophe Juste en soif
de strophes.

Floriane Cornard

Mauvaise voix

Une mauvaise voix résonne
Du vomi vert mauve
Sans raison

Va voir des humains
Va voir des humains

Je réceptionne
Je m'en vais voir
Des hommes Movicol
Leurs mots vaseux
Leurs mots-valises
Me collent
Des mosaïques
Au visage

La mauvaise voix en mouvement
Mieux vaut qu'elle me vouvoie
Quand sonne l'oraison
Mon dévouement

Va voir des humains
Va voir des humains

Je note sur un bavoir humide
Je m'en veux de devoir
Serrer la main molle
Je me sais assommé mais

Vas-y
Vas-y
Voyage
Va voir de vieux paysages

Je réceptionne
Je m'en vais voir
Des pays moins sages
Aux plages vicieuses
Je dévalise
Dans les bazars
Dans les musées

La mauvaise voix fait un moove

Allez-y
Envoyez des images d'aubergine
En direct message
Et des émotions morveuses
Allez-y
Allez-y
Rendez la vie nerveuse
Allez voir des humains
Allez voir des humains

Solitude

Nouveau contrat d'éloquence
En aléas du silence
Et indolores accroches

Tellement de matins
En phase avec mes songes
Comme toujours je contourne
Le hors ligne d'avant veille
Tout désaccord majeur
Voilà ce qui change

J'encaisse la résonance
L'ironie trop visible
Le soufre
Au bord du souffle
Quand le bruit court
Sur toutes les lèvres

Extensible exprès
Cette prise de fausses notes
Je vois triple
Et force est de constater
La fois d'après
En réverbérant deux lignes
Le geste en avance
Pour une hypothétique danse
De bienvenue
Je customise
Je refais
Un costume

Les aiguilles de l'horloge emmêlées
Et des visages grillagés

La foule s'offusquerait
Du style
Tant il est décousu

Arpèges à peine audibles

Elle est attendue à midi
La solitude

Xavier Dizambourg

Le frère

La nuit était sombre et brumeuse et Antoine luttait pour rester éveillé alors que la route défilait noire et rectiligne.

Le niveau d'essence de sa voiture devenait dangereusement bas !

Il faisait froid et cette brume épaisse accentuait la sensation de froidure, d'humidité.

Une pluie battante s'est abattue sur la route.

Il chercha son paquet de cigarettes... vide ! C'est vrai, il avait décidé d'arrêter de fumer. Mais là franchement ça l'aurait réchauffé, ça l'aurait soutenu. Il avait bien mal choisi son moment.

Bon pourtant cette idée de rejoindre Paul, son frère jumeau, pour un week-end à la campagne semblait être une agréable perspective.

Mais ce week-end s'engageait bien mal. Le temps déjà, bien pourri et puis Paul cela faisait tellement longtemps qu'ils ne s'étaient vus ! Ils n'avaient plus grand-chose à se dire depuis le décès de leur père, ils étaient tellement différents.... Il laissa ses pensées vagabonder

Il avait été très surpris par le message de son frère l'invitant à le rejoindre dans la maison familiale- celle- là même qu'il avait fui dès qu'il avait pu des années auparavant. Il n'était jamais revenu, trop de cris, de douleurs, de violence habitaient cette maison.

Son regard fut attiré par le voyant rouge qui prévenait qu'il roulait maintenant sur la réserve !

« Non là ce n'est pas le moment ! »

Il s'arrêta sur le bord de la route histoire de vérifier sur son portable combien de km il pouvait encore rouler. Mais pas de réseau ! Décidément rien n'allait comme prévu. C'était quoi ce coin paumé !

Antoine commençait à se sentir oppressé, pas très tranquille. Un vent glacial vint parcourir son dos. De plus en plus fébrile mais dans le même temps il fût pris d'une curiosité sans précédent, d'une sensation étrange. Encore loin de la maison.... Existait-elle encore cette maison? Lui, il l'aurait volontiers démolie.

Il ne savait à quoi s'attendre mais plus il avançait plus il redoutait

cette rencontre. L'appréhension et peu à peu une véritable frayeur l'envahissaient.

Et ce frère, il ne le connaissait plus, qui était-il devenu ? Des souvenirs troubles peu à peu faisaient surface. Parfois dans la rue il avait eu la sensation de le voir ou de l'entendre, il lui était même arrivé d'avoir l'impression d'être frôlé, touché.

Pourtant il avait disparu, il y avait des années lors d'une randonnée en montagne. Mais alors qui lui avait téléphoné ?

Il avait toujours été plus craintif que son frère. C'est lui qui le protégeait, lui donnait la force d'agir, d'avancer.

Des flashes surgissaient, une image, une voix, des voix, des cris. Et un énorme brouillard, des tâches rouges, des flaques rouges. Il se frappa la tête des deux mains.

Puis les images repartaient.

Un terrible mal de tête lui enserrait le crâne. C'était comme si quelque chose frappait de toutes ses forces pour sortir de lui.

Il se retrouvait au milieu de nulle part, seul et pourtant il sentait une présence.

Quand il aperçut dans la vitre de la voiture le visage terrifiant d'un homme. Il recula de plusieurs pas, le visage s'estompa puis s'effaça.....

A ce moment-là une voiture arriva à toute vitesse !

38 !

Elle voulait rentrer dans un 38.

Elle n'avait jamais fait de 38, même enfant elle avait dû passer directement au 40.

Elle achetait des chemisiers, des robes en 38 qui bien sûr restaient dans l'armoire.

Selon sa mère elle ne ferait jamais un 38, elle n'avait pas l'ossature pour faire un 38.

Mais elle, elle rêvait de passer entre le mur et l'affiche 38 38 38. Sur les portants elle ne regardait que les 38.

Les vendeuses, parfois lui disaient « Vous êtes un peu serrée dans cette robe, une taille en-dessous vous aiderait à vous sentir mieux » Mais alors elle les rabrouait leur disant qu'elles feraient mieux d'aller voir ailleurs. Elle se privait de beaucoup de petits plaisirs, pas de gâteaux, pas de pain... Cependant l'aiguille sur le pèse-personne ne bougeait pas.

Pèse-personne c'était là la chose difficile sans doute. Ne plus être personne, s'effacer, disparaître.

Ne plus avoir de formes, ne plus sentir de regards.

Avec un 38 peut-être, enfin pourrait-elle se fondre dans le paysage.

Même le médecin avait essayé de lui dire que c'était folie, qu'elle ne pourrait jamais faire un 38.

Elle, elle ne lui demandait qu'une chose : des pilules pour maigrir, pour mincir pour arriver à son 38.

Mais il s'y refusait, alors elle changeait de médecin.

Un jour elle consulta un chirurgien esthétique mais s'en était un qui avait de la conscience et il refusa tout net l'idée même d'une opération.

Un jeune homme qui l'aimait avait essayé de lui dire combien il la trouvait jolie, appétissante avec ses formes. Appétissante ! Que n'avait-il pas dit là. Non décidément il fallait qu'elle rentre dans un 38. Plus de fesses, plus de seins. Un petit air androgyne, c'est ça qu'il lui fallait. Plus de ces regards plein de sous-entendus plein de désirs...
Les hommes la sifflaient dans la rue, l'abordaient, la frôlaient.

En attendant de faire un 38 se perdre dans un pull trop grand- un bon 48, ça le ferait !

Elle avait essayé à peu près tous les régimes existants. Mais décidément elle n'y arrivait pas. Parfois elle perdait 1 ou 2 kg mais qui revenaient si vite !

Elle s'affamait, ça lui était arrivé de s'évanouir en cours. La prof l'avait accompagnée à l'infirmerie. L'infirmière s'était empressée de la gaver- un fruit, un gâteau, un sucre. « Tu es en hypoglycémie » lui avait-elle dit. Elle avait bien essayé de parler avec elle du fait qu'elle se sente grosse.

Groooooosse quel vilain mot ! Elle préférait tellement le mot anorexique, elle

trouvait ce mot plus chantant, plus mélodieux plein de rythme : anneaux et Mexique.

L'infirmière s'était fâchée, elle lui avait montré l'absurdité de cette volonté. Non décidément ils ne comprenaient rien.

Aucun d'eux ne faisait l'effort de la comprendre.

Ce 38, ces 2 chiffres tout en rondeur, voilà ce qu'elle voulait et non ces ceux chiffres anguleux de 42 44...

Puisque personne ne voulait l'entendre elle prit sa décision.

Elle choisit le 38, elle choisit l'endroit Denfert Daguerre et elle se jeta devant le 38

Enfin, elle aura eu son 38

Suzy Woestelandt

Une fin extraordinaire

Ils eurent trois vies : la première imbriquée dans la deuxième, avant et après leur rencontre, la troisième fut un grand saut dans l'existence. Pour être exact, c'est plutôt lui qui eut cette vie et elle l'a subi en s'envolant. On dit qu'elle en est morte, mais ça c'est une autre histoire.

Non, moi, l'histoire que je veux vous raconter ce soir, c'est celle de Harry, son compagnon, de ce passage aride, ou à vide, qu'il fut forcé de vivre quand l'étranger est rentré dans sa vie, dans sa seconde vie si vous me suivez bien. Margareth était à ses côtés alors, ils vivaient une existence paisible, un trintrin quotidien parfois froid et morne des couples bien installés dans leur cinquantaine – un trintrin de présence douce, à coup de « je m'en occupe, je t'ai acheté une brosse à dent, tu veux du thé ? Allons-nous coucher ». Un trintrin ennuyeux mais dont ils étaient heureux, attendant patiemment l'âge et la tranquillité de la retraite à deux dans leur maison de campagne.

C'est donc un jour qui débutait comme les autres, une fine pluie couvrant la ville encore endormie. Harry prit son vélo pour se rendre à son bureau, les traits tirés de fatigue. Il nota que sa réactivité n'était pas au plus haut et qu'il ferait mieux de prendre son casque alors, bougonneur et se sermonnant du temps perdu, il vérifia que son vélo était en sécurité mit la main dans poche à la recherche de ses clés et fit demi-tour.

Et là, surprise. Sa porte, sa maison, sa femme, son jardin coupé au carré, le champ des oiseaux alentours, l'odeur tant connu du quotidien – tout avait disparu. La fine pluie continuait de goûter, les pneus des voitures crissaient dans le fond sonore et Harry resta là, bouche bée, à regarder de droite à gauche, autour de lui, derrière lui, constatant avec effroi que seule sa maison avait été avalée.

On le vit tomber sur ses genoux, sous le choc. Était-il devenu fou ? ou bien était-il mort ? c'était donc cela la mort ? Il tapota sa poitrine pour s'assurer de son cœur palpitant, prit son pouls, sentit ses veines sur son front se tendre, son ventre se tendre, sa gorge se tendre, sa sueur peler sur son front tendu. Harry comprit qu'il était tendu et donc vivant.

Une femme passa derrière lui en évitant son vélo, sans lui prêter attention. Pourtant, je peux vous dire que l'on pouvait voir Harry sonné. Sonné du sort qu'on lui avait jeté, affalé dans son allée qu'il avait à son emménagement précautionneusement et lui-même installé, un chemin d'ardoise élégant vers une entrée désormais imaginaire.

Et que dire de cet espace vidé, à l'endroit de son pavillon qu'il avait mis

toute sa vie d'adulte et ses 35 années professionnelles à payer – un désastre. Un désastre de terre fraîche pour indiquer d'un voyant rouge qu'il y avait bien eu une maison à cet endroit.

Impossible d'exprimer les pensées sur le visage dévasté de Harry. Cet Harry qui de désespoir rampa vers la terre fut arrêté par un homme apparut là. Il le saisit ardemment par l'épaule.

L'homme était grand, vêtu d'un caban flottant au-dessus des chevilles. Son visage est couvert par une écharpe aux aplats géométriques, on aurait dit de la soie, une étoffe légère emportée par le vent. L'allure est discrète, rapide, en apesanteur mais traîne un froid inquiétant. Une traîne qui aurait capturé la rivière de glace et tous les alpinistes morts à l'entrée de l'Everest. Lugubre.

D'une main glacée et d'une écharpe pas comme les autres, l'homme se pencha sur Harry pour lui parler dans l'oreille. On vit Harry le regarder, l'homme fixer Harry, Harry perdre connaissance et l'homme trainer le corps d'Harry jusqu'à son corbillard.

Le voisin à sa fenêtre, caché derrière ses rideaux fut témoin de la scène. On ne vit plus jamais Harry, Margareth et leur maison. Et puisque nul sol ne peut être sans propriétaire, le terrain fut vendu. Des promoteurs se sont emparés de l'affaire pour y construire un immeuble et loger 10 familles.

22

Un refrain

Take me to the moon, as there is no better place m'adresse le réveil en fond, mécanique grise entre deux paroles de journalistes, et je ne l'écoute pas vraiment, par habitude. Je regarde sans voir par la fenêtre le ciel d'hiver qui se découvre par aplat rosé traversant l'horizon bétonné des tours de la Noue. Paysages quotidiens, paysages que je néglige, paysages utilitaires, ordinaires, paysages rassurants, paysages pourtant que j'aime. *As there is no better place* je chantonne, reprenant la mélodie prise à la volée qui s'est accrochée sans raison à mon attention.

Le café boue, il décolle, ça siffle, ça couvre tout, ça se met à couler en jets, ça s'étale sur le plan de travail propre tout juste nettoyé, ça me rappelle en branle au capharnaüm de la réalité. Vite, je cours, je glisse sur le plancher, j'arrête le feu, ça brûle, ça me brûle, il faut arrêter le feu, je suis cette cafetière brulante qui siffle sa détresse, qui déborde, extrayez-moi de cette vie qui s'inonde et m'engloutie avec.

La lune, c'est bien, c'est loin.

C'est sans hommes, sans leur folie, sans leur vitesse, sans leur

complaisance, leur égo, c'est vide de Société, de règles, et puis, c'est beau. Il doit y avoir du vent, de grandes bourrasques pour te caresser les cheveux, plein de rocailles, peut-être même de la lumière – bleutée et douce comme elle sait si bien en donner la lune - ou alors le noir, ce noir que l'on retrouve dans les déserts, qui s'éclaire de milliers d'étoiles, ce noir qui t'englobe pour te donner la direction, ce noir qui te rappelle ta solitude et toute cette liberté qui vient avec la nuit sans témoins. Ce noir de ta couverture que tu as tant envie de retrouver en cet instant. *As there is no better place*, tu te dis en regardant la marre au fond de ta tasse de café.

Élise Potier

Avec le feu, tout le monde est noir

Le feu a tout détruit. Il a tout emporté. Les femmes, les hommes, les assiettes, les couverts, les couvertures, les portes, les meubles, les murs, les odeurs de lys et de jasmin, les joies, les peines, tout, tout.

Il ne reste plus rien. Que la cendre, blanche et grise.

Les pompiers sont arrivés trop tard, avec leurs uniformes rouges.

Le feu n'est plus rouge. Le feu a même emporté le rouge du feu. Si je n'étais pas partie, le feu m'aurait emportée aussi. Il m'aurait brûlé la chair, comme il l'a fait avec celles de mes amies.

On ne reconnaît plus personne, ont dit les pompiers tout en rouge, les corps sont carbonisés. Ils sont noirs. Avec le feu, tout le monde est noir. Tout le monde est noir et tout le monde est mort. Les femmes, les hommes, les assiettes, les couverts, les couvertures, les portes, les meubles, les murs, les odeurs de lys et de jasmin, les joies, les peines, tout, tout.

C'est la fin. Plus d'amies, plus de lit, plus de toit. Il ne reste que nous : Cécile et moi. Et moi je suis morte avec mes sœurs. Une morte vivante. Vivante. Pourquoi moi ? Qu'on me brûle et qu'on mêle mes cendres aux leurs !

Cécile pleure. Elle a tellement de peine que ses larmes sont un océan capable d'éteindre tous les feux. Je lui tends le sachet que l'on vient d'acheter. Et au milieu des larmes, Cécile a souri. Au milieu des larmes, elle a dit : « Merci les cacahuètes. »

Cécile a raison : il faut dire merci aux cacahuètes. Il faut leur dire merci, parce que c'est grâce à elles que nous sommes encore en vie.

Dédé Anyoh

Les Poux

Initialement, je devais produire un petit papier ayant pour sujet le Pou.

Oui, je parle bien de ce parasite qui pose bien des problèmes à l'homme depuis la nuit des temps.

Afin de me documenter sur le sujet, j'ai effectué des recherches sur Internet et là après authentification de toutes les sources, j'ai fait cette incroyable et terrifiante découverte que je m'apprête à partager avec vous. Si terrifiante que j'ai considéré devoir la cacher. Mais, à la réflexion, je ne me reconnais le droit de taire une information qui concerne chacun de nous ; Hommes, femmes et enfants ; sur quelque continent que ce soit. Je ne fais que le relai des savants qui ont eu le courage de dénoncer cette effroyable nouvelle.

Notre histoire débute en Asie dans un laboratoire de recherche pharmaceutique qui a effectué divers essais sur un nouveau produit ayant pour vocation l'éradication des poux et autres parasites similaires. La solution retenue a consisté à briser le cycle de reproduction du nuisible via une molécule agissant directement sur l'hormone de reproduction du pou mâle et détruisant totalement cette dernière. Ainsi, les poux ne se reproduisent plus. Il n'y a plus qu'à attendre que les poux traités meurent de mort naturelle. Oserais-je évoquer la lente mort du poux stérile ?

25

Cette solution aurait pu paraître parfaite si ce n'est que les scientifiques n'ont pas anticipé le fait que les poux traités continuent d'exister et donc de se nourrir en pompant le sang de leur porteur. Ce faisant, ils percent les veines capillaires, lesquelles sont très proches du cerveau, transmettant ainsi la molécule hormonale qui devient substance psycho active pour l'homme. Cette distillation s'effectue à très petite dose, certes, mais de façon répétée et très ciblée, exactement comme un médicament.

Les chercheurs du laboratoire ont rapidement constaté des troubles importants du comportement des hommes ayant servi de cobayes. Je précise ici que les essais ont eu lieu dans une prison.

Les sujets traités sont devenus dociles, obéissants. Les conflits ayant existé entre eux auparavant ont totalement disparu. On a même fini par laisser les portes de la prison ouverte.

Les responsables du pays concerné ont rapidement compris tout l'intérêt qu'ils pouvaient dégager de cette découverte fondamentale à propos de laquelle le plus grand secret a été imposé.

Ils ont assimilé les poux à de mauvaises idées pouvant se répandre

d'individu à individu et se dissimulant dans les replis les plus intimes de leur corps et de leur esprit.

Ils ont rendu obligatoire pour tous, chauves compris, le traitement anti-poux aux vertus sociales miraculeuses.

Voici donc un pays où n'existe plus la contestation, le désordre, le désir de liberté, le besoin de découverte et sans doute même l'amour, compte tenu de l'alchimie complexe de ce sentiment.

Le traitement a consisté à inclure la substance psycho active dans tous les shampoings distribués dans le pays. Le lavage des cheveux entraîne ainsi un lavage de cerveau. Il en est de même pour les après-shampoings pour vaincre la résistance des fortes têtes.

Mais l'affaire, déjà énorme, ne s'arrête pas là. Le procédé est actuellement étendu aux peuples des pays amis du pays initiateur que je ne peux nommer. Bien évidemment, les résultats sont identiques.

Plus grave encore, échappant à tout contrôle, ces nouveaux shampoings se trouvent désormais sur les rayons de nos magasins, ici, en Europe, et ce par le jeu de la sous- traitance de notre industrie.

Les premiers effets de l'utilisation de ces shampoings dans nos contrées apparaissent avec les mêmes conséquences que celles décrites ci-dessus. Si vous voulez bien y réfléchir un peu, vous réaliserez par vous-même qu'effectivement des changements de comportement ont lieu autour de vous et vous ont heurté.

Je vous pose donc cette question :

Est-ce que vous constatez ces changements chez les autres ? Si votre réponse est positive, vous êtes encore sauvable.

Si au contraire tout vous paraît normal, acceptable, alors sachez que vous êtes en danger, pour autant que vous puissiez encore avoir un jugement non influencé.

La Grâce

En cette fin d'après-midi de printemps, j'ai tout mon temps pour préparer le rendez-vous le plus important de la journée. Il a lieu là, sur la terrasse donnant sur le jardin.

Je débouche une bouteille de vin. Belle robe couleur rubis que je fais tourner face au soleil couchant.

Première gorgée. Premier baiser. Et le charme opère déjà, lentement, suavement.

Tout le désordre de mon esprit se dissipe peu à peu.
Il s'évapore.

Un grand vide mais en fait un grand tout s'installe en moi.
Je ne pense plus vraiment et c'est bien ainsi car rien ne doit perturber l'état de béatitude que m'offrent l'instant, le lieu, le silence.

Je suis.

Je suis en harmonie avec ce jardin.
Je suis ces oiseaux, ces fleurs, ces arbres.

Je suis.

Je suis cette conscience de vivre un moment d'exception. Je suis cette vibration jubilatoire.

Je suis libre des autres, libre de moi.
Je suis enfin moi-même.

J'ai réussi mon rendez-vous.

Denis
Bouteille de vin.

Un jour dérangé

I

Un jour dérangé par l'éclat et l'absence balnéaire d'un contre-jour sans
visière
Sur la terrasse de ta silhouette
Décalcomanie en baie vitrée
Et maintenant gommée

Quand tu ne me
Quand je te ne

Crèche au sol l'envie
De tout râcler
En deçà au-delà de tes résidences en CMP

II

Sans visière
En contre-jour balnéaire
Ta silhouette s'éblouit
Disparaît lissée

Ton ombre soudaine
N'est plus qu'un drap
Lestement balancé
Tancarville branlant
D'absences répétées

Car tu ne me

Giflée par l'envie
Restée à flanc
D'une volonté barrée
D'un jeu enterré

J'ai cramé mon enfance sous la chaleur de 2 ou 3 soleils

Assise la tête dans l'assiette en bout de table je la regarde et elle parle de vergetures, de glottes, d'insectes et de perversion. Je ne l'écoute pas. Je pique un à un les gnocchis. Ma fourchette s'enfonce transperce sac-cage le moelleux le molleton le noyau mielleux du féculent préparé sans atours et peut être sans amour jeté sur l'assiette sorti du bain bouillant et accueilli par une dentition qui mâche. La bouche remplie, les mains pleines de mie qui collent au sol plein de miettes. Les manches tâchées. Après le dessert, le café. Envie d'un canard ? D'un canard trempé, d'un canard colvert. Tes pensées t'ont quittées quand tu souris forcé. « Tu pourrais être plus sympa le soir au dîner ». Le silence béant. Il suffirait pourtant de raconter sa journée.

Trempe-moi dans ton café. Stp

J'ai froid. Stp

Donne-moi une chouquette je ramasserai les sucres tombés au fond du paquet et n'en laisserai pas au chien du voisin de peur de le rendre aveugle car on est voyant tous les deux et nos yeux se cognent dans le garage souterrain quand tu tournes la clé du Scénic familial quand j'ai peur que le scotch du pare-chocs se détache et que pour cacher le bruit du moteur sous la pédale crispée tu augmentes Manu Chao.

29

Je ne t'aime plus mon amour. Je ne t'aime plus.

En boucle c'est compris que le couple de ton enfance ne dormira plus dans le même lit. En boucle ça te suit dans la chambre dans la cuisine en boucle c'est cramé que ta durée de ta conversation n'ira pas jusqu'à la fin de l'été.

Anahi Renault

Adieu l'Amour

Un pas de travers, tomber dans une trappe
je veux planter des arbres dans le parquet
alors les murs penchent sur moi
ils veulent arracher des dessins d'enfants des murs de la chambre
Je me déplace volant dans les arbres
mourir avant l'heure
les clés de chez moi manquent dans mes poches
poches vides
se retrouver à la porte de chez soi
pas savoir où aller
les gens se détournent en voyant mon malheur
je me couche dans un fossé boueux et froid à l'abri du vent
mon mental se décolore
je n'ai plus de médicaments
les pharmacies ferment les unes après les autres
abandonnées
laisser ses enfants seuls au monde
notre maison ne vaut plus rien
je cherche un hôtel pour la nuit
les abris sont complets
« il n'y a rien pour vous monsieur, laissez nous vos mouflets en gage et
revenez demain...
ou jamais »
le parquet tangué sous mes pieds, j'ai la bouche sèche, j'entends les gens
ricaner
Je perds mes papiers
l'ambassade est fermée pour durée indéterminée
des chiens m'entourent, montrent leurs crocs
l'émotion me fait trembler, incapable de réfléchir, le souffle à vif, je suis
dans une transe panique,
plus aucune parole sensée ne sort de ma bouche
alors on me prend par le col, on vide mon sac par terre, on piétine toute
mes affaires, on brûle les
photos de mes enfants en chantant des hurlements de haine

On piétine aussi les hommages fleuris aux victimes innocentes
des policiers armés regardent de loin, laissant faire, applaudissant même
la matraque sur le bouclier
Je suis au sol
je rampe sous une voiture pour me faire oublier, disparaître. Une grenade
à gaze roule jusqu'à moi
Un sifflement de fumée s'en échappe. Je tente de donner un violent coup
de pied pour l'écartier, je la
manque, elle viens jusqu'à ma figure, mes yeux...
Elle s'éteint la goupille encore intacte
J'entends les gens courir, les bruits de bottes, chenilles sur l'asphalte,
puis plus rien
Tu ne guériras jamais de la rage de l'injustice
Tu ne guériras jamais ton mental décoloré.

La girafe

L'oiseau assis dans le couloir est d'eau et de plumes
une girafe aussi est assise, le jambes croisées
elle est jaune orange avec des taches blanches
une pervenche va lui dresser une contravention . Que stationne t elle dans
le couloir de cet hôtel
quatre étoile ? Cadres de bois sur les murs.
Enluminure de girafe, en lumière.
Une girafe sous un projecteur ! Au repos, placide, souriante.
Les livres ne valent rien face à cette créature qui trône sur la moquette
rouge.
Par l'entrebâillement de la porte je la vois bailler à son tour, écraser son
museau
dehors c'est une cohue de pigeons qui m'effraient. Ils plantent leur bec
dans des boites en cartons,
comme des coups de couteaux. Je reste dans ma chambre sans bouger. Ils
finiront bien par partir.
Assailli de pensées négatives sur mes camarades d'infortune, de
méchantes pensées dans le temps et
l'espace, échouées, froides, porte claquée.
Je préfère rouvrir la porte du couloir. La girafe a disparu.
À la place, un lion dégingandé et nonchalant, le museau plein de sang.
Les girafons sont au pied de mon lit. Je me sens responsable.
Des plumes, du sang, des prières, je mange, prie et chante. C'est notre
condition. Avec des rires, des

éclats de rires, incompris, insupportables, surprenants pour une girafe,
surprenant pour un lion.
Ils dressent leurs oreilles.
L'oreiller rajusté sous ma tête, je replonge dans mon sommeil.
« Qu'ai je mis dans ma valise ? Dans ma valise y a des claquettes ! »
Dit ri-ri la chauve souris
je lui tends le micro...et alors...et alors...elle danse !
C'est le matin, l'aube grise et rouge, la lumière se recrée.

J'ai un oiseau dans mon moteur, il ne m'appelle pas c'est moi qui le
poursuis. Il rentre par la fenêtre
et ressort par la porte.
Je me suis inquiété pour rien.
Je ferme ma bouche et me fais un café.

Julien Berret

Haïku

La pénombre monochrome
Tes courbes
Dessin de l'horizon

Cortex préfrontal
Les réseaux embouteillés
Amygdale dérégulée

Nos corps se confondent
Dans la brume de l'hiver
Une Boule de neige

Lora Delavay

Baston à Brest

1. Ça brique le parquet du paquebot. Demain c'est l'escale au Port de Brest. Mais pour l'instant, le crépuscule. La bataille au savon entre moi et la cale. Je redémarre le cerveau, sors de ma torpeur.

Demain on retourne au sol, les néons humides des soirs de Novembre. J'ai l'œsophage acide et une envie de me battre. Les pieds sur le quai me mèneront au premier bar, premier con donc premier homme à hurler au comptoir, je le démarre pour rien, main sur la veste, col bien saisi, je lui renverse le ciré et je commence à taper. Si l'œnologue d'à côté se prend à vouloir m'empêcher, je le retourne avec.

Une chaleur pareille dans le corps alors que ce soir il caille sévère sous la lune, j'ai la langue qui pétille.

2. Clic, la télé s'éteint. Ça va bien les marins.

Trois tours bien serrés de chou chou dans les cheveux, elle se lève pour aller inspecter la cuisine. Sur le comptoir, des restes, des croûtes, du pain mou. Envisage le téléphone sans fil, le menu B42 sauce sucrée, bière offerte mais c'était déjà au programme de la veille. Ouvre le frigo, sous cellophane du rôti, du gigot. C'était quand putain ? Elle renifle bruyamment, se gratte un bouton. Ça n'aide pas à réfléchir. Referme le frigo.

A côté de l'évier, au mur, ses yeux se portent sur le trou qui date de la fois où elle avait voulu poser une étagère. Bah elle a fini par acheter une Billy. Mais il reste le trou, qui la regarde un peu et qui moque son échec. Elle y passe l'ongle, effrite un rien la peinture. On ne sait jamais qu'elle puisse s'évader par là...

3. La nuit a fini par passer, toutes les obligations que porte le jour aussi, et voilà 17h. C'est bien l'avantage de l'hiver ça, à peine le goûter passé, on voit plus les gueules et ça fait une excuse pour aller picoler tôt.

Elle s'assoit en grimaçant sur le tabouret près de l'entrée, le cuir rouge est craquelé et l'assise tourne à chaque fois qu'elle bouge la tête. Elle est satisfaite de ne pas avoir commandé de diner hier, elle va pouvoir se payer plusieurs verres, elle est là pour un moment, pas mieux à faire.

Et là, un grand type fardé d'un pompon entre dans un coup de vent comme seul le Finistère en produit.

Marlène Dallet

Gare d'Austerlitz

mercredi 8 mars 2023 - 10h53

Elle me fit l'effet d'une apparition.

Accolée à un mur entravé de coulures douteuses, cachée discrètement à l'arrière de cet escalier de service aux marches métalliques ajourées, elle m'attendait. Littéralement.

D'un naturel anxieux, mes 45 minutes d'avance à la gare d'Austerlitz pour prendre mon train habituel en direction de Tours me permirent de poser mon regard sur cet objet non identifié dans le répertoire usuel du citadin moyen du XXI^e siècle.

Une valise ; ou plus exactement une élégante malle en cuir qui affichait le soin extrême dont elle avait fait l'objet malgré les marques du temps.

Que faisait-elle là ? Comment se faisait-il que je sois la seule à l'observer dubitativement malgré le flux de voyageurs que drainait ce lieu ?

Dans ma quête désespérée de nouveauté et d'intensité dans mon quotidien, n'était-ce pas là un signe ?

En m'approchant, j'aperçois une étiquette en cuir sombre attachée à l'anse du mystérieux objet.

Après une hésitation et un regard furtif aux alentours, je m'approche et saisis l'appendice entre le pouce et l'index et le retourne.

«Ouvrez-moi».

Mon cœur s'emballa et s'ouvrit en moi le sentiment de faille abyssale comme seule situation de choix peuvent générer dans la vie.

«Ouvre-moi»

Que faire ? Retourner dans le confort de mon quotidien et endosser mon lot de pénibilités en allant rejoindre ma mère veuve dont l'énergie vitale décroît à mesure que sa misanthropie augmente ? Ou aller vers son risque ?

Les mots de René Char me reviennent en tête. «Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. A te regarder ils s'habitueront».

Soudainement, les « Et si ? » volent en éclat.

Et si c'était une bombe ? Et si l'on te prenait pour une voleuse ? Et si ta mère ne te pardonnait jamais de ne pas être monté dans ce train ?

Elle saisit la malle et sort de la gare en direction du Jardin des Plantes en tenant fermement son nouveau trésor à la main.

Assise en tailleur sous le plus beau cerisier du parc, elle inspire un grand coup et actionne simultanément les 2 loquets en laiton qui scellent la malle.

Au premier coup d'œil elle aperçoit un nombre important de carnet Moleskine, quelques vêtements de bonne facture et - par-dessus cet ensemble d'objets parfaitement ordonné - une lettre.

Sur l'enveloppe à l'aspect subtilement texturé et au grammage conséquent figure l'inscription «A qui de droit».

Sans plus attendre, je l'ouvre.

« Si cette valise est entre vos mains, c'est que vous avez probablement l'âme d'un flâneur. C'est probablement que vous êtes suffisamment intrépide pour vous affranchir de la logique sécuritaire que l'on nous assène. C'est que vous êtes suffisamment curieux pour braver vos obligations professionnelles ou personnelles.

C'est donc qu'elle est pour vous.

A l'heure où vous me lisez, je ne suis probablement plus.

Comme le Petit Poucet, l'ai rempli mes poches de cailloux et m'en est allé une dernière fois embrasser la Seine.

Je vous lègue mon histoire. Vous serez bien libre d'en faire ce que vous en voudrez, elle est à vous.

J'ai consigné toutes les étapes de ma vie dans ces carnets. Ils sont bien trop intimes et je suis bien trop pudique pour les léguer à ma famille... Et en même temps, écrire pour soi serait comme faire sa valise pour ne jamais partir !

Or, aujourd'hui, je suis bel et bien parti.

Si vous choisissez de poursuivre et d'entrer dans ma vie, je vous demande une simple chose. De venir vous recueillir de temps à autre sous le Pont Marie et de me raconter vers quels contrées ma valise vous a portée. »

Jeudi 8 mars 2034 - 10h53 - Pont Marie

Cela fait aujourd'hui 10 ans que la vie m'a fait ce cadeau et m'a offert l'opportunité de bifurquer, ouvert l'horizon des possibles.

Comme chaque année, je viens converser avec André, ce grand Monsieur qui est désormais intimement lié à ma vie.

Aujourd'hui, je viens lui lire les extraits du livre, de notre livre, enfin édité. J'ai cru voir une étincelle jaillir du fleuve à l'instant. C'est sûr, il m'écoute.

Sarah Khireddine

Amor Fati

Un lundi après l'autre
les remous des lundis qui ont déjà oublié la veille
l'oeil flotte dans la flaque noire
nez cardamome
langue emmêlée dans le réveil
en attendant que les mots fassent sens

Agglomérats de sons
qui oublient de chanter
Sur l'autre *hémisphère*
je reçois la nuit à l'heure de ton jour

Les doigts emmêlés dans tes boucles
-traînées de lumière et voie lactée-
mêmes doigts
mêmes boucles
mêmes nuits tues
mêmes discussions titubantes
les pieds à contresens
oreilles bouchées dans les cris

Le temps arrêtera-t'il de bégayer ?

Fil poussiéreux sous les ogives
douleur pointue et silence courbe
tes doigts rongés, tes pensées hémorragiques
les ongles blancs posés en tas
en attendant de secouer la boule à neige
pour dépiler tes angoisses
la pulpe écrasée entre tes dents *coquines*
pointes gothiques de tes sourires-façade

Tes larmes contenues
qui coulent – déjà fossilisées -
gouttes d'ambre et pupilles dilatées
accrochées à tes cils échasses

bergers des plaines
étendues de doutes
où poussent les herbes folles
balayées de raison.

Sonia Fanderl

Alice, moi en elle :

Alice est mignonne, entre l'extraversion et l'introversion : ambivertie, on dit ça comme ça. Alice confond ses rêves et sa réalité. D'ailleurs, elle oublie, ses lunettes : perdues, rechercher un travail : trop long. C'est l'attente et l'ennui qui lui font se lever, trépidante, allant vers un destin qu'elle ne connaît pas, qu'elle rêve peut-être en essayant de le construire pierre par pierre.

Il a bien fallu trouver l'amour, choisir un parti politique, faire des études mais surtout choisir ses études et puis avoir un travail. Des jalons à franchir dans la construction de soi. Ça fatigue, la construction, c'est long. Et puis, de l'amour on se lasse quand le travail nous tracasse.

Alice, c'est deux vies en même temps. Parfois, elle regarde derrière elle, ses souvenirs lui semblent si loin mais c'est comme si elle ne pouvait pas s'empêcher de se retourner. C'est si dur de choisir, d'ailleurs, on ne peut pas choisir : le passé, le présent et le futur nous font face en même temps.

La question de choisir, de s'engager, reste une énigme pour Alice. Si j'étais militante contre la maltraitance animale et vegan, demain, je peux aller manger un cheeseburger au fast-food ? se demande Alice.

C'est compliqué pour tout le monde, encore plus pour elle. On lui a toujours dit : « Mais non, tu n'es pas grosse, mais c'est vrai que tu n'es pas mince ! » Toujours le cul entre deux chaises. Cependant, quand Alice se réveille, elle sait qui elle est : « Aujourd'hui, je fais du sport, il faut que je me muscle ! » Quand elle verra Arianne le midi, elle lui dira qu'elle s'est vraiment mise au sport, qu'elle se sent vraiment mieux. Elle se convainc que cela changera sa vie, mais qui peut réellement prédire l'impact de ces petits changements sur notre existence ? Plus tard, Alice repensera peut-être à cette période sportive avec consternation : « J'ai bien changé, dis-donc ! » finira-t-elle par se dire.

Alice se demande si elle finira sa vie avec un homme ou une femme. Une nouvelle pièce du puzzle, toujours plus complexe. Beaucoup critiquent les hommes, les femmes lesbiennes ont donc plus de chance ? Alice ne sait pas trop, des femmes méchantes, elle en a connu beaucoup. Homme ou femme, ce n'est pas ce qui importe, la personnalité avant tout, même avant le physique. Elle peine à comprendre les réactions des filles face à des hommes « beaux ». Cette fascination presque obsessionnelle pour la perfection physique, ça la dépasse. Beau, ça dépend pour qui, mais peu de gens se lassent de ce genre de beauté. Elle est persuadée que la véritable beauté réside dans la profondeur de l'âme. Elle veut quelqu'un qui l'émeut, qui pourra l'émerveiller et enfin entrer dans sa mémoire poétique. Ce

concept de Kundera lui parle tout particulièrement.

Elle observe la vie avec un certain recul. Elle sait que la vie est faite de choix, d'incertitudes surtout, et de chemins à explorer. Se restreindre, elle ne le fera jamais. Son être mérite d'exploser, de joie ou de tristesse et son esprit a le droit à l'incertitude. De toute façon, ce n'est pas comme si pour l'instant, elle savait ce qu'elle voulait. Peut-être qu'elle deviendra adulte et mûre Alice, mais pour l'instant, elle préfère se perdre entre l'ici et l'ailleurs.

Quena Villar

Le flouze

On m'a toujours dit que l'argent faisait le bonheur des gens qu'avec ça on sortait de la misère, ça m'a amené à cette question : si la misère existe n'est-ce pas à cause de l'argent que nous impose les classes sociales et qui fait que certaines personnes se sentent supérieur à d'autres, à cause de leurs compte en banque ?

Je viens de banlieue et là-bas beaucoup de mes amis ont cherché ce bonheur monétaire.

Pour certains leur quête les a amené en prison. Hier encore je discutais avec un ami qui était là-bas justement, il me parlait du passé ou on avait pas de sous, pas de vêtements de marque mais on rigolait, on jouait au foot tous les jours et qu'il regrettait cette course à l'argent car en cherchant ce bonheur il a finit dans le malheur entre 4 murs. Que certains d'entre nous avaient eu beaucoup de dispute et que maintenant certains ne s'adressaient plus la parole, tout ça à cause de l'argent ou plutôt de leur ego, allez savoir.

En conclusion je ne crois pas que l'argent apporte le bonheur, il peut y contribuer mais il peut se trouver aussi dans les choses les plus simples. Quelqu'un qui n'a rien financièrement peut avoir le sourire et le soutien de ses proches et ça va lui suffire amplement tandis que d'autres peuvent avoir tout l'or du monde mais être dans une grande solitude et tristesse. Mais en vrai c'est quoi le bonheur comment pouvons nous le décrire ?

Coup de pelle

Combien de coup de pelle faut-il pour honorer un macchabé ?

Je ne sais pas.

Tous les regards sont rivés sur moi, ils me répètent « Pas assez ».

J'imagine que c'est ce que tu as ressenti lorsque tu as tenu mon corps pour la première fois.

Tu as dû longuement chercher mon mode d'emploi dans la serviette que t'as remise la sage-femme avant de comprendre que la vie débarquait sans notice.

Que comme ton père avant toi, tu allais tâtonner sous le regard désapprobateur des gens.

Aujourd'hui, sous le même regard des moulins à vent, je cherche la notice sur ton linceul.

Combien de corps de pelle faut-il pour cacher des larmes ?

Je ne cherche plus la réponse sur le visage des gens mais dans tes yeux.

Je n'ose plus détourner le regard de crainte d'effacer ton visage imprimé à l'encre de nostalgie sur mes rétines.

Alors, je creuserai à en suer.

Je creuserai encore plus, à en saigner des mains.

Je creuserai jusqu'à ce que mes yeux aient fait le deuil et se dessèchent.

Je verse mes dernières larmes sur ta tombe.

Elles noieront tes regrets.

Combien de coup de pelle faut-il pour apaiser une flamme ?

Les jugements des s'estompent, les versets coraniques rejoignent le royaume des astres et les gémissements des femmes s'épuisent et meurent.

Peut-être que si tu les avais mieux traités, ils seraient restés plus longtemps tiens !

C'est toi et moi maintenant !

Toi...moi....

Moi...toi...

C'est la première fois depuis longtemps qu'on n'est pas restés dans le même espace, rien que tous les deux.

C'est comme si nous étions deux aimant négatifs qui se poussent et repoussent jusqu'à ce que l'un des deux parte.

Et je suis parti...

Je vous ai laissé seuls toi et maman mais il fallait que je le fasse.

En 25 ans, m'as-tu appris à jouer au foot ?

M'as-tu appris à conduire ? à négocier ?

En 25 ans, m'as-tu appris à me battre... et non pas à ME battre ?

Te souviens-tu de la dernière fois que tu m'aies dit que tu m'aimais ? Que tu étais fier de moi ?

En 25 ans, tu ne m'as transmis que tu gènes les moins flatteuses.
Oui, je suis parti...
Parti voir le monde... en laissant le vôtre s'écrouler.
Alors je ne peux t'en vouloir de partir en laissant des braises.

Combien de coups de pelle faut-il pour enterrer un homme ?
Les vents sont doux, la fine brise salée caresse les braises et nourrit la terre.
Tombe fertile où l'on entrevoit de jeunes pousses.
Merci d'avoir fait de moi ce que je suis aujourd'hui à l'aide d'une seule formule.
« Elli ykhaf yergoud fi 7jer yamah » => « Le couard n'est bon qu'à se cacher dans les jupons de sa mère »
C'est la seule chose qui me reste de toi, grand ours.
Je m'en contenterai.
Aujourd'hui, je ne suis pas ton fils et tu n'es pas mon père. On 'est deux hommes qui se disent au revoir une dernière fois.

Je ne sais toujours pas combien de coup de pelle il faut pour enterrer un homme.
Mais je sais combien il en faut pour en faire un.

Ça te suffit, Papa ?

Hors course

Imposture délicate, obtient les viscères des âmes. Sentiment océanique frêle en moi. Au-dessus des genoux, cette eau soulage tensions et claquements. Nuages insatiables de trajets. Au rythme des vents et des saisons. Profond en moi, la terre qui susurre mon futur. Aveugle et sourd, à cette vérité enregistrée et pressentie.

L'assise, la respiration, tout essayé pour chasser mes pensées. Épeler chaque jour au réveil l'autour.

Monde dont les forces nous dépassent science faite de symboles qui infiltrent le réel.

Nabla, oméga, cech, prime, variation de ce fluide de quantité. Seule la machine peut la dénombrer.

Les variations du monde sont comprises dans la décomposition spectrale de la fonction d'onde de n particules dans un espace hermitien de dimension infinie. Tenseur métrique dans l'espace-temps d'une expérience.

Chaleur que j'oublie, bouillon de structures. Faire implorer la machine des données pour que jamais la vie ne cède aux théorèmes.

L'impossible atteignable et obtenu, dénombré par Encyclopédia Universalis décodée. Se dépasser dans la recherche.

J'observe de cette fenêtre mes maux, bonheur qui ne sait dire son nom. Au milieu de la place, la route enserme le marché du mercredi. Je m'y rends car là se trouve l'oeuvre du jour. Tous les services informatiques enfin incarnés, un accès humain à ce modèle de calcul, donc d'existence Crépuscule qui pleure la nuit. À jamais, voyageur des lieux interdits où l'être suffoque sous la loi.

Au-delà (du système solaire), c'est dans ce lieu que se situe la survie, nous appelant par l'impuissance à générer des arbres millénaires, recréer une vie autre, ayant peiné à dessiner l'expérience du Bonheur.

Double terre, de présent imposé faite comme retraite des sens.

Les sens offrent plus qu'un cerveau réactif. De l'étendue bourgeonnée, que l'oeil éveille là où ça se trouve.

De plus, trois heures d'envol, éphémère accélération, donnée et monnayée.

Peu de choses restent des commodités actuelles, effacer pour effacer.

Parcourir est un principe de la réalité. Hors course, on existe que pour soi.

Rouge vif. (Renversement).

Déverser son écriture

C'est l'histoire d'une histoire, rencontrée par accident. La perte de création d'une enfance. Un apprentissage ensable le jeu du monde ouvert

à mes émotions. Des règles, des caractères, traversent nos petites morts et m'accordent une éclipse au contrôle. Tenir sa langue pour déverser son écriture à la main.

Le sens, d'où vient-il ? Du moins il est unique ? C'est ce que j'aime, le sens des autres. Maquillé par une imitation entre autres de forme, à tel point que je ne sais plus si c'est moi qui écris. Ou ils ? Rencontres, visions, diffluence...

Aujourd'hui est une invitation à dévoiler sa fabrique à récit. Les outils, dans le corps, le soutien des producteurs de texte, comme quoi produire du texte, c'est s'unir.

D'ailleurs, mon livre, j'y retourne parfois, quêtant conseils et sens. Clarté acquise en se jetant dans l'encrier. Je vous ai dit, c'est une histoire. Et pourtant, mon écriture, participant de l'écriture, n'est pas une histoire. Un acte de création, donner sa vie, pour un homme c'est énorme. Toute écriture vit dans son futur, parfois je me relis et suis saisi d'un merveilleux plaisir que c'est moi-maintenant qui suis dit.

Vers libre, car de poésie, je me crois démuné. La religion, la mort, l'amour se raconte en chansons. Destin brisé de scientifique, noyade dans l'art. Car l'art est un océan où se noyer fait sens. Mémoire surtout, quête du souvenir, là où j'étais, maintenant que je ne suis plus.

L'écriture est actuelle. Les phrases naissent dans un temps qui consomme mon essence. Chaque seconde change, c'est une vie hors des frontières. Traverse de mots, qu'en médium j'incruste au présent, le papier, ma vue, ma personne.

Matière légère, matière du sans-un-sou, matière de révolution. Écrire est la révolution perpétuelle des langues. Le futur l'a compris. Passer l'histoire des textes, voyager d'énergie en lumière, celle des lettres du passé.

Où mon écriture va ? Mariage de sentiment entre soi et son microcosme. L'envie du mariage est là, qu'il se subordonne au jeu, à la jouissance ou à l'extravagance. Dompter l'étrange est le principal. Peur d'aimer, le rejet trompé par l'écoute. Déverse un torrent d'encre sur la brisure, obscure. Jamais ne doit-on savoir, comment le déni peut être. Je ne peux comprendre.

Tristesse que la vie apaise, cette vie écrite me transportant nulle part. Mystère que le souffle d'écrire. Écrire, soit tuer le temps. Quelque soit sa nature.

Yannis Bensalah

XIX Folie

Quand j'ai commencé à finir, les marées se sont éventrées, et l'automne, de passage en sa superbe magnificence, les a oblitérées. (La tangente n'était pas loin !)

L'autre s'est abrogé du dessous.

- Tu te trompes, a-t-il honni de ses haïssures de fond et de son corps caverneux.

- Timbre-toi toi-même, m'en suis-je réjouie.

Il était temps de s'enfuir plus que de s'estomaquer encore de ces subreptices bévues, qui ne manqueraient pas de se dévitaliser à leur tour. Ce que je m'empressais de m'exécuter à moi-même en 5 temps 8 approximations, quand le cheveu sur la langue de l'outrecuidant d'en face se mit à lui soulever de pleines engorgées de sarcasmes méconnaissables. Il s'en eût fallu d'un n'importe quoi d'autre ni d'ailleurs qu'il ne s'embâtarde dans sa mémoire depuis longtemps dérobée par le glas de ses amitiés.

Mais le temps passa tellement derrière et tellement vite qu'il se destitua de son agrégat. Or minant cette horrible paraphrase d'une incantation suspicieuse, un jasmin du prénom d'Étoile creva la plaque d'égout pour rejoindre ses sœurs de fratrie. La fonte s'en démit démesurément et s'en vint à narguer ses plaies disjointes. Il plaida-plaidit sa cause et s'applaudit néanmoins parcimonieusement. Plus rien ne le rapatriera à jamais ni à lui-même.

J'en étais venue à m'absoudre de mes sursauts forfaitaires très hâtivement menés qui propulsaient mes liaisons dangereuses dans un au-delà trop précoce et dans les fumées de la vanité d'un mot à mot négligemment exutoire.

- Qu'importe, me le fulmina le vent, outrecuide toi à ton tour pour ne pas te bitumer !

C'est pourquoi, de palabres en calades, l'été fit machine arrière.

Lune et brume

Je suis partie presque la dernière. Très tard.

Fatiguée mais légère et heureuse de cette soirée passée à n'importe quoi, à pécadiller comme on disait, parloter, grignoter, biberonner, chanter, et même danser pour certains.

J'ai sursauté quand la fille m'a posé sur l'épaule une main ferme au moment où j'ouvrais la portière de ma voiture. Je l'avais aperçue à la soirée, trainant deci delà derrière elle un châle à franges fatigué.

- je peux ?

C'est tout ce qu'elle a dit. Puis elle a ouvert l'autre portière et s'est assise.

- Mais je vais...

- C'est près de chez vous...

- ...mais comment vous savez...

- ...juste un détour.

Elle m'adressa un sourire sec et claqua la portière.

Je m'installais machinalement derrière le volant. Elle avait déjà mis sa ceinture. Je mis la mienne. Je n'avais rien à dire.

Elle regardait droit devant elle, légèrement penchée en avant, dos raide, le châle rabattu sur ses bras tendus, les mains coincées entre ses genoux.

Je fis un geste vers l'autoradio. Elle l'arrêta d'un mouvement de sa main.

- Respect dit-elle, j'aime le silence

Pfff ! elle allait être longue cette route... Même pas savoir qui elle était, qui l'avait invitée, où elle....

La voiture démarra silencieusement. Comme si elle lui obéissait aussi. Juste un léger chuintement sur les graviers et puis ce fut la route. Lisse. Noire. Et puis la pluie. Dense. Martelant la tôle.

Une pâle lune arrivait à percer le couvert des feuilles et sa lueur zébrait par éclats l'intérieur de la voiture. Elle frappait par moments une portion de son front rond et lisse, le haut d'une joue rebondie, le dessin charnu de sa bouche, la faisant paraître très jeune. À d'autres, elle s'accrochait à l'arête du nez, à l'os de la mâchoire, accusait tous les creux du visage jusqu'aux yeux invisibles dans leurs orbites. On aurait dit qu'elle parcourait tous ses âges.

Au sortir de la forêt, la pluie cessa. Vite remplacée par une bruine qui brouillait tous les espaces. Je ne reconnaissais plus rien et ce fut elle qui m'indiqua la route.

C'est alors qu'un éclair frappa la voiture et que je vis s'ébaucher, derrière la vitre embuée de ma passagère, la silhouette d'une petite fille souriante, serrant très fort dans ses bras une poupée. Ma passagère me lança un regard d'autorité et je suivis la direction qu'elle m'avait désignée. Mais dans mon rétroviseur l'image de la petite fille dont je m'éloignais resta longtemps.

La bruine devenait plus dense. Les essuie-glaces ne fonctionnaient plus. De même le chauffage, et il me semblait aussi que je me glaçais de l'intérieur. Je ne voyais plus rien de la route qu'un mince ruban noir qui s'allongeait devant moi et se recouvrait peu à peu de traces nébuleuses. D'autres figures m'assaillirent. Des objets. Des lieux aussi. On pouvait dire

que je les reconnaissais. Cela surgissait d'un côté, de l'autre. Quelquefois juste devant et j'étais tentée de les éviter d'un coup de frein ou de volant. Mais cela glissait, ou s'attardait un peu avant de s'estomper dans le rétroviseur qui se remplissait de leurs filigranes. Cela se mit à bruir maintenant de sons qui enflaient et envahir tout l'espace. J'y reconnaissais des murmures, des rires étouffés mais percèrent bientôt comme des reproches en même temps que des visages irrités se précipitaient sur le pare-brise pour disparaître aussitôt comme si la voiture les avait frappés, écrasés.

Le souffle coupé, j'avais de plus en plus de difficultés à avancer... et puis avec cette brume qui envahissait la route ! Mais elle, elle ne bougeait toujours pas. À peine un mouvement du châle au-dessus de sa main quand elle me voyait hésiter. La nuque aussi raide. Le regard aussi fixe. Vide peut-être ?

Un arbre surgit brusquement devant la voiture. Je pilais et fut projetée sur le volant. Juste le temps de voir ma passagère basculer vers l'avant et j'entendis un grand craquement.

Puis le silence.

Quand je me redressais, ma passagère n'était plus là. Sa porte pourtant fermée, le pare-brise intact. Une fumée blanche sortait de l'avant de la voiture. Je descendis et vis que ce n'était que de la brume, si épaisse qu'arrivée à mes genoux, je ne voyais plus mes pieds. La voiture n'avait rien. Il n'y avait pas d'arbre non plus. Et pas de passagère. La brume montait toujours... Quand elle arriverait à ma bouche, est-ce que je pourrais encore respirer ? J'eus peur qu'elle n'envahisse aussi mes pensées.

Tout à coup je sentis à nouveau le poids d'une main ferme sur mon épaule. Je me retournai et ne vis plus rien.

Émergeant des vapeurs d'alcool et de fumées diverses, le dernier carré de fêtards se retrouva enveloppé d'une bruma épaisse.. Nouveau prétexte à rigolades. Y plonger, y patauger, y nager, l'enjamber, la disperser, s'y cacher, jusqu'à ce qu'arrivés au bouquet d'arbres où étaient garés leurs voitures, ils se figèrent devant la corps allongé au pied de sa portière ouverte. Une branche cassée près d'une épaule. Autour d'elle, un châle à franges fatigué qu'on ne lui avait jamais vu.

Catherine Humbert

Berçer mes bras ballants.

J'évite les jours entre les pavés, les lignes infranchissables. Sept ans de malheur à qui les foule, alors prudence, je vais à pas lent. Je berce mon ventre creux, mes bras qui ne tiennent que dalle et qui s'ennuient. Dans mes poches trois fois rien, un mouchoir sale tente d'enlacer des clés qui n'ouvrent plus aucune porte. Mes yeux qui ne s'asseyent nulle part, dérapent sur le bitume où mon temps glisse et s'écorche. Je tire les rideaux, regard couvert de mes paumes, j'avance à l'aveuglette. Une voiture me frôle et si une autre m'emportait qui le saurait ? Qui tient à moi, à qui personne n'arrive. Moi en qui rien ne s'accroche et surtout pas la vie. Esprit vide, corps vide. Je sers ensemble mes deux mains qui réclament d'en tenir une autre, je m'écoute parler tout haut pour avoir le sentiment d'être deux.

L'angle de la rue sonne l'heure maudite. Les seize heures font dégouliner sur le trottoir des litres de gamins que les grilles ne savent plus contenir. Ils fondent en torrent vers les bras ouverts de ceux qui les attendent. Mon front vrombi de leurs cris de joie, leurs murmures aux mots doux-déqueulasses résonnent en échos dans ma tête assiégée. Vite. Je traverse la place en kamikaze. Je fonce dans le tas, sans écouter les protestations indignées, les Non mais elle est pas bien celle-là ?, les Vous pourriez faire attention aux gosses tout de même. Et c'est un comble, je trouve, parce que je ne fais que ça, faire attention aux gosses. Non, elle est pas bien, celle-là. Pas assez pour qu'on décide de la prendre pour mère. Elle doit être dangereuse sans le savoir. Ou pire, transparente. C'est peut-être ça, je n'existe pas. Je me plante au milieu de l'agora pour voir, les quidams me contournent sans un regard. Normaux les gens bien, dégoulinant de banalité, d'un ennui mortel et désirable. Les familles comme il faut, qui vont par trois, par quatre, tournent autour de mon corps solitaire flanqué de mes deux bras ballants, nul et non avenu.

Moi aussi j'aurai voulu étreindre. J'aurai voulu tout ça, même le pire. Les devoirs et les crises, l'enfermement, surveiller et punir. J'étais prête à avoir peur. Peur à en crever, à m'en foutre de crever moi, mais pas lui. Pas toi. J'aurai signé pour ça. J'aurai souhaité qu'ils sachent - ceux qui louent ma liberté de vivre comme ça me chante, qui s'enthousiasment de me voir dormir tout le jour et veiller la nuit, me perdre entre des corps étrangers dans ces lieux où l'on danse pour oublier - qu'ils comprennent que c'est la douleur de ce qui n'existe pas, mon autre fantôme, qui me maintient éveillée.

Toutes les nuits je berce mon manque, l'idée de toi qui te refuses. J'ai peur du grand sommeil. Je regarde couler sur le carrelage le liquide visqueux qui sort de moi, se répand dans la maison et dénonce ton absence. Il raconte

toi qui n'es pas. Et de ce qui me parle de toi, je me repais. Je m'allonge sur le sol, m'enroule dans les trainées de sang, ça fait sur ma peau comme un manteau qui me contient. Ça raconte les bras qui ne m'enlacent pas, les yeux qui ne me touchent plus, depuis qu'ils disent que j'adule une idée, que je suis devenue folle de ton absence.

Comme la vie se suspend à l'intérieur de moi, le médecin m'a arrêtée. Il faudrait penser un peu à vous, il a dit. Mais j'y pense, à nous. Je prends des vacances sur le carrelage. Allongée sur le carreau, je passe des heures à me parler de toi. Le jaune est ta couleur, seize heures sont les tiennes, le mercredi t'appartient, comme à tous les petits d'Hommes.

J'aimerais savoir comment t'appeler, mais on ne nomme que ce qui existe, ils disent. T'avoir senti pousser à l'intérieur de moi tant de fois ça ne compte pas. Tu aurais dû arriver un 1er janvier, un 15 avril, un 4 juin. Tu aurais dû être capricorne, bélier et puis gémeaux. Tu aurais dû être tant de choses, mais comme tu ne nais jamais, tu n'es rien. Alors je vais rester là jusqu'à savoir te dire, presser mon ventre vide de toi et t'espérer encore un peu, je n'ai plus que ça à faire.

Julie Ferrif

L'enfant

Je m'étais installée sur un banc le plus éloigné possible des festivités africaines un peu trop bruyantes à mon goût .
Je regardais les corneilles qui voletaient de-ci de-là.
A un moment donné une corneille sauta sur l'extrémité du banc et se tourna vers moi .
Elle m'observa : d'un œil puis de l'autre . Son petit jeu m'intéressait .
Je décidais de tenter une relation avec elle . Le temps passait , nous nous observions .
Tout à coup elle s'envola brusquement .
Un enfant de quelques années venait de l'effrayer en courant vers elle ...
Ainsi se terminait cette première aventure par laquelle j'avais tenté de nouer une relation avec cet oiseau .
Dépitée je me levais pour rentrer chez moi . Je m'aperçus alors que l'enfant me suivait .
Je me sentais arnaquée par cet enfant : au lieu d'une relation privilégiée avec une corneille je me trouvais dans l'obligation d'aider cet enfant à retrouver sa famille .
Il avait démontré sa force de petit garçon en effrayant l'oiseau, il en était peut être fier, mais
réalisait-il qu'il avait rompu le charme de notre échange ?
Attendait-il de moi que je renouvelle l'expérience ?
Est-ce pour cette raison qu'il me suivait ?
Alors que nous rebroussions chemin une jeune fille vint à sa rencontre et le prit dans ses bras
heureuse de le retrouver .
A présent je me questionne : Et si cet enfant avait ressenti la présence de la corneille comme
menaçante et l'avait chassée pour me protéger ?
Cela pourrait expliquer son désir de m'accompagner comme une nouvelle amitié crée...

POSTFACE

Cette année scolaire, 2023/2024, post-covid a été rude. Pour beaucoup. Pour moi. & pour certaines personnes de mes ateliers...

G. malgré sa bonne volonté, sa farouche présence n'a pas pu continuer. Écrire, elle le voulait mais comme de gravir chaque lettre, chaque mot, chaque phrase ; elle a bien tenté ; il se peut que cette tentative porte ses graines, sur une feuille, un jour...

S. ne savait pas que l'écriture était aussi une invitation au corps. Je l'ai vu trembler moult fois. & partir, un soir, définitivement, de l'atelier.

Pour M. ,trop de deuils. Année trop rude.

J'ai vu des écritures aussi prendre de l'élan, se libérer. Merci à elles !

J'ai entendu des voix prendre en lumière & d'autres, choisir l'ombre.

& pourquoi pas ?

Le stylo est un sismographe. Un sismo(t)grâme... Mes deux ateliers sont ouverts aux fluctuations. On y travaille l'écriture de l'écriture, pas seulement comment écrire des histoires, longues ou courtes. L'écriture est une matière intime de la peau, & parfois, il s'agit de faire la mue, de quitter son style, son écriture pour endosser une autre peau, histoire de voyager ailleurs qu'en terrain conquis ; c'est rude. & on peut se demander, pourquoi ?

J'ai senti aussi qu'il fallait me renouveler. Ça me va. Dans quel sens ? J'ai tout l'été pour m'y pencher sérieusement.

En résumé, c'est toujours une joie d'être à mon bureau, de travailler les consignes, de les donner à entendre & après d'entendre ce qu'elles ont donné- toujours une découverte insensée comme de sauter à pieds joints dans des bains d'encre folle ; ma place est là.

& je tiens à remercier les écrivantes, les écrivants qui jouent le jeu avec moi, à chaque fois pataugent à partir de mon dire, parfois confus, âpre, difficile, dans leur feuille blanche, immaculée...

Si parfois, je suis un mauvais guide, sachez que j'essaie toujours d'être dans le plus juste de mon office.

Chaque atelier est singulier. Un peu comme un enfant, c'est toujours beau un enfant surtout si c'est le sien & ces deux ateliers, ce sont les miens.

& pour finir, le 22 mars 2024, j'ai perdu ma chienne, Bird, & je rends grâce à la Maison pop, qui a pris soin de me dire qu'elle partageait mon deuil, merci à Juliette, Adélaïde, Malika, Gérard qui n'aimait pas ma chienne au début & qui après, l'appréciait bien, merci aussi à Pauline & merci à tous les témoignages d'affection des personnes de mes deux ateliers d'écriture...

Car Bird était notre mascotte, n'est-ce pas...

Hier, 16 mai, j'ai proposé d'écrire une Prosopopée, à l'atelier & je me suis appliquée ma propre consigne.

Une prosopopée est une figure de rhétorique par laquelle on fait parler, agir une personne absente, défunte, ça peut-être aussi un animal comme le lapin d'Alice au pays des merveilles, ou bien même un concept qui prend la parole, ou encore une voiture comme dans le beau texte de Catherine Humbert...

Pour ma part, évidemment, Bird a pris la parole.
Ce sera le mot de la fin

« Ce prénom mien, tu ne l'as jamais prononcé & pourtant de ta gueule, je l'ai maintes fois entendu. Se peut-il, qu'à l'inverse, certains m'aient appelée, & je n'ai rien entendu ?

Tout à l'heure, Birdy, j'ai entendu Valérie. Je l'ai même vu orthographié à l'ancienne. J'étais dans un demi sommeil, une somnolence forcée, une tentative de mettre une muselière à la douleur qui porte ton nom. J'ai la bouche en manque de ton nom, tu sais...

J'ai les cordes vocales qui font des nœuds.

& soudain, Valérie.

J'ai ouvert les oreilles avant les yeux.

Ce Valérie ressemblait à celui de ma mère qu'elle avait posé sur mon front en 66, tu sais.

J'ouvre les yeux, évidemment rien. Je me rabroue gentiment & pourtant, l'air frémit encore de ce Valérie. Tu en es à ton cinquante sixième jours, Baby Bird & toi, petite mère, tu entames ta trente-&-unième de mort.

Tu aurais 80 ans si...

Valérie

-Qui est là ?

-Toi

-& toi qui me nomme, pourquoi n'es tu plus là ? Car dans cette façon que tu as de dire mon nom, je te reconnais, tu me tiens toute entière dans ta gueule

-Nous sommes en toi & hors de toi. L'air est aussi tissé du dernier souffle des morts, tu le sais & c'est cette voix que tu as entendu au bord de l'éveil

-Où est Bird ?

-Je suis là

-Où ?!

-C'est la mission des vivants de nous porter en eux, après... Ceux qui le font s'y habitue & c'est moins dur après, le passage...

-Où es tu mon chien ?

-Je suis là, Valérie

& je sens si fort, écrivant cela que je peux dire que l'écriture est un passe-muraille, un passe-mort, je t'aime mon chien & dit comme toi seule sait dire, à ma mère, à ma chère petite mère, que je l'aime aussi...

-Es tu bien là où tu es ma merveilleuse toutoute ?

-Oui mais tu me manques aussi. Je ne voulais partir. J'avais passé un pacte avec la mort. J'allais maigrir & c'est tout, jusqu'à disparaître, poids-plume comme le nom que tu m'avais donné.

-Tu souffrais trop ma Bird, ton estomac ne gardait même plus l'eau.

-Ce n'est pas grave ça Valérie, comme dit le poète, tu étais ma soif & ma faim.

-Je sais ma chienne d'amour, oh combien je le sais, cela ne me sera jamais rendu sous aucune forme.

-Arrête donc Valérie, il te reste les nuages, tous les nuages que tu veux, & puis l'écriture, tu peux mélanger les lettres autant de fois que tu veux & en faire des mots des phrases des livres, tu seras toujours gagnante, jette les dés sur le grand Tapis Vert & je te les ramènerais en Six en As. Je suis là tout autant mais autrement, regarde le 23 rue Franklin, suis mon souffle Valérie. Valérie, nous sommes là, mais en dehors des mots, en dehors de l'air aussi, mais dans ton souffle, nous sommes.

-Quand tu dis Nous, Birdy

-Mais c'est toi Valérie

-Ce n'est pas moi qui me suis appelée tout à l'heure

-C'est vrai, ce n'est pas toi

-C'est qui alors ?

-C'est Nous, Valérie, c'est Nous »



*Recueil des textes rédigés par
les élèves des ateliers d'écriture
animés par valéry meYnadier à
la Maison populaire durant la
saison 2023 / 2024.*

